

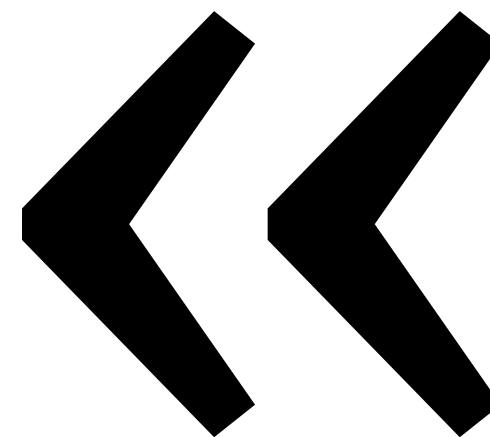
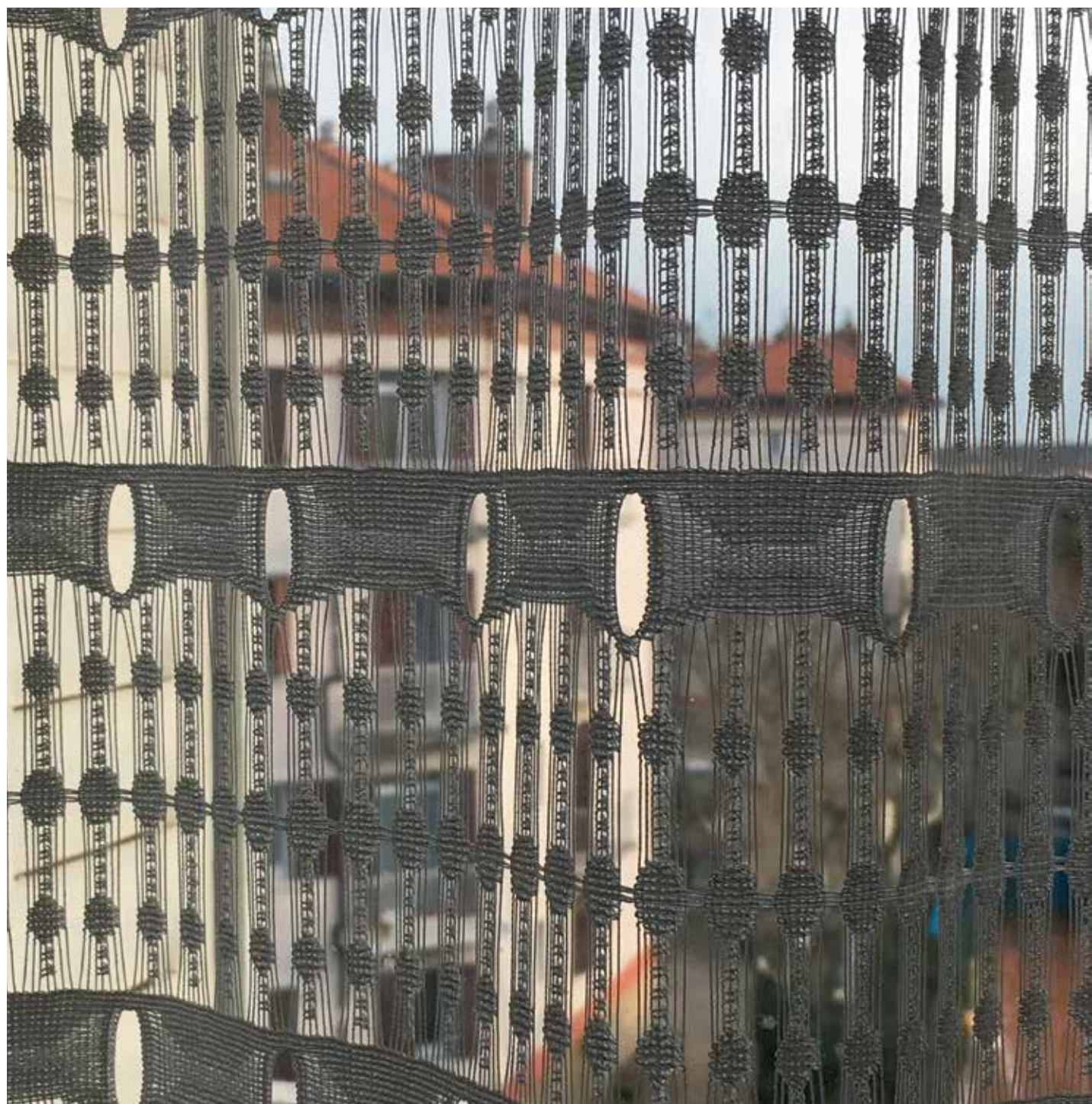
Les résidences Pierre Semard et Marius Maurin ont été édifiées par la SNCF en 1931, puis 1954 dans le quartier Monplaisir à Arles pour accueillir les cheminots. À partir de 2010, le bailleur social 13 Habitat en a repris la gestion. Mon intérêt pour ces résidences vient d'abord d'une traversée à pied quotidienne : elles se situent sur le chemin entre mon habitation et le centre ville. J'étais étonnée de son architecture d'avant-guerre et son empreinte sur le quartier. Tous les témoignages insistent sur le fait que Pierre Semard n'est pas une cité ordinaire, qu'elle n'est pas un HLM, mais une habitation collective paisible avec de beaux espaces, où « tous travaillaient dans la même boîte ». Je dédie ce livre au temps des rencontres, aux choses que nous nous sommes montrées, à l'architecture au fil des saisons. Ce projet impliquait des locataires dans la production de représentations de leur lieu d'habitation. Dans ce contexte de vie quotidienne, faire des photographies représente un nouvel espace, pour les locataires rencontrés comme pour moi. Il s'agit de regarder à nouveau les choses familières, de les regarder plus longtemps, d'en parler et de les isoler d'un tout. La photographie prête sa surface à ce tâtonnement en terrain connu sans se soucier du résultat, sans savoir ce qu'il en adviendra. J'ai partagé l'argument des locataires « c'est important pour moi » dans mes propres images. Cet « important » renvoie au temps vécu chez les participants et a fait grandir chez moi une attention à l'architecture habitée.

Les témoignages sont extraits de conversations avec des locataires des anciennes résidences SNCF Pierre Semard et Marius Maurin à Arles ainsi qu'avec quelques personnes des pavillons des rues voisines.

Je les remercie chaleureusement pour leur accueil, la disponibilité et la réalisation des photographies : Anne-Marie Benoît, George Chaîne, Madame Chaîne, Max Gaspard, Marie-Cécile Sanz, Kevin Perrin, Christophe Pauner,

Louissette Baudot, Gilbert Gazzan, Francine Jacobi, Jean-Louis Gasc, Anne-Marie Gasc, Marie Jacobi, Laurent Durand, Edmond Blanc, Claudie Labatut, Denis Roger, Josette Mrozowski, Fatia Mekideche, Noah Mekideche ; à Cécile Gasc et Axelle Digaud-Guyont de la Direction du Patrimoine Ville d'Arles ; ainsi qu'aux personnes croisées au pied des immeubles qui se sont arrêtées pour discuter avec moi.





← Les Cartes partagées parcourent toutes les pages du livre : un premier locataire fait une image chez lui, cette image devient le volet gauche d'un diptyque qu'un autre locataire complète. Et ainsi de suite : les diptyques se font au fil des rencontres.

Venez, on va s'asseoir près de la fenêtre. Vous savez, je connais des photographes, beaucoup viennent chez moi pour faire des photos et écouter mes histoires. J'ai fermé les ateliers SNCF, je suis parti le dernier, alors je peux en raconter des choses ! Le père de mon père était déjà cheminot et mon père a construit cette maison en 1890. Beaucoup de che-

minots habitaient dans le quartier. Quand ils n'habitaient pas dans les deux cités à côté, ils étaient dans des petites maisons autour. Mon voisin de l'époque avait une dizaine de chèvres autour de sa maison. » ■ « Je me souviens qu'avec ma mère nous étions souvent aux ateliers SNCF. La grande bâtisse à l'entrée hébergeait le service médical et les services sociaux. Les femmes de cheminots pouvaient participer aux ateliers de couture et de cuisine ; ma mère y a appris à faire la cuisine. Les cheminots pouvaient profiter du rachat de matériel réformé : du bois des wagons, des caisses en métal qui servaient à stocker du matériel le long des voies, de la peinture, tout cela était vendu pour un franc symbolique. Regardez mes chaises de jardin jaunes, elles sont peintes avec de la peinture SNCF. Je suis donc fille et petite-fille de





cheminot et cela me remplit de fierté. » ■ « Favoriser les déplacements, ouvrir l'espace, se donner comme but de faire bouger la population : pour réaliser ce projet, la SNCF aura pris en charge son personnel en lui offrant le maximum

pour y rester malgré des conditions de travail parfois pénibles et des horaires contraignants. Elle construisait des logements d'une modernité absolument surprenante pour l'époque et dont la cité Pierre Semard est un bel exemple. Elle est de 1931 et avec des salles d'eau !

Les investissements touchaient tous les domaines : santé et hygiène, équipements sportifs, éducation, prêts bancaires, loisirs et les vacances bien sûr. Je crois qu'il y avait même de petites échoppes qui

vendaient des aliments de base au pied de certaines habitations collectives ! » ■ « La cité a été construite par les cheminots, l'armature est en fer et la ferraille vient des ateliers SNCF. Avant d'aménager ici, j'habitais à Saint-Rambert-d'Albon dans la Drôme, et les

bâtiments étaient les mêmes ! Par son emplacement géographique sur l'axe nord-sud, Saint-Rambert a, comme Arles, toute une histoire avec les chemins de fer. De toute façon, là où il y avait des cheminots, il

6 y avait aussi des cités et elles étaient toutes

pareilles ! » ■ « Je suis cheminot depuis 1969 au service de la voie : la brigade 1111 Tarascon-Segonnaux, poseur de rails pour faire simple. Notre canton avait sept kilomètres et demi de rails à entretenir. En plus de l'entretien, je faisais "visiteur de gare", c'est-à-dire que quand un train rentrait en gare, on vérifiait que tout allait bien. Je faisais les trois-huit. Mes grands-parents étaient des ruraux, ils habitaient dans une petite rue à deux pas d'ici. Avec ma femme, on a été logés ici dès mon entrée à la SNCF et on ne veut plus partir. » ■ « On avait nos convictions et pour les défendre on était prêts à partir en guerre. J'étais syndiqué et j'ai fait toutes les grèves des cheminots. En 95, nous nous étions battus contre la

réforme de Juppé, pendant un mois aucun train n'a circulé dans la gare d'Arles. Vous imaginez, aucun trafic ! Je m'en souviens bien, à la reprise c'est moi qui suis passé avec la draisine pour dérouiller les rails. Pendant trois jours j'ai nettoyé avant le retour des trains. » ■ « Le bruit, c'est normal, on entend absolument tout des voisins, ces logements datent de 1931 et sont très mal insonorisés. Vous voyez, ici nous sommes dans un appartement du milieu avec un long couloir

sans fenêtres. Je n'ai pas la vue sur le stade avec le soleil, mais depuis la fenêtre de ma chambre j'ai la vue sur les tennis. J'aime bien cette vue, venez voir. Aujourd'hui il y a du monde, beaucoup de jeunes, nous sommes mercredi. » ■ « Quand les bâ-

7



timents étaient à la SNCF, il existait une sorte de police interne pour faire respecter l'ordre. Nous faisons l'escalier nous-mêmes à tour de rôle. C'était toujours propre. La vie collective se passait au centre aéré du stade avec beaucoup d'activités proposées. Enfants et adultes se retrouvaient là, on jouait aux boules, on faisait des fêtes. » ■ « J'ai été affecté ici comme gardien un 1^{er} avril 2010, peu après la vente des cités à 13 Habitat. Un jour, au hasard d'un petit service rendu à un locataire, j'ai découvert une photo de mon père épinglée sur un mur d'images. C'était donc une personne qui connaissait très bien mon père, et je n'en avais jamais entendu parler ! Mon père était cheminot, mais je n'ai aucune idée de ce qu'il faisait ; il ne parlait jamais de son travail à la maison. On habitait dans une maison de village à Fontvieille, mais mon père venait souvent à Pierre Semard parce que ses collègues de Miramas y habitaient. Beaucoup de cheminots de la section de Miramas étaient logés ici. Pendant les vacances je fréquentais le centre aéré au stade, avec ma sœur et mon frère nous jouions tout l'été avec les enfants de la cité.

Venez, faisons le tour des immeubles, il y a des belles choses à voir, comme les étendoirs en rail de train, la dalle de l'ancien lavoir, mais surtout un magnifique palmier. Un locataire l'a planté pour le mariage de sa fille ! » ■ « Mon mari était cheminot,

8 conducteur de diesel, d'abord à Pont-de-Crau,



puis à Miramas et finalement à Arenc. J'ai déménagé à chaque fois que mon mari a été muté pour habiter finalement 42 ans à Marseille. Mais j'ai toujours voulu vivre à Arles.

À Marseille aussi j'habitais dans une cité SNCF, à Saint-Barthélemy, j'ai travaillé à la

poste dans le 14^e. J'ai tellement travaillé après le divorce que je n'ai pas cherché un autre homme. Le jour de ma retraite j'ai dit à mon fils : fais les cartons, je pars à Arles ! J'ai fait une demande pour habiter

9



dans la cité auprès de ma sœur. » ■ « L'architecture de la cité Gabriel Cordier à Cannes-la-Bocca où j'étais logé en tant que cheminot était identique à Pierre Semard, seule la disposition des immeubles différait. Nous étions à 400 mètres de la

mer, c'était superbe. D'ailleurs, certains cheminots sous-louaient leur logement à des vacanciers et prenaient quatre ou cinq fois le prix du loyer pendant l'été ! » ■ « Au 6 régnait l'esprit le plus amical, probablement parce que nous étions les plus anciens. On descendait dehors avec une chaise pour discuter sous les platanes. À l'époque, un banc était installé devant chaque entrée d'immeuble. Il y a une bonne dizaine d'années un vote a décidé de l'enlèvement de tous les bancs. C'était malheureux pour les personnes âgées, mais trop de jeunes faisaient du bruit la nuit. Parfois ça durait jusqu'à quatre heures du matin ! En vieillissant on devient égoïste, on supporte moins les choses. » ■ « Comme je m'occupe un peu de tout ici, j'entends les choses les plus incroyables : une locataire en chaise roulante a accepté un appartement au premier étage et maintenant elle se plaint parce qu'elle ne peut pas descendre les escaliers. D'après ce qu'il se dit, dans un autre appartement,

10 une femme allume son aspirateur toutes les



deux heures, y compris pendant la nuit ! Elle prétend que les gens sont racistes. » ■ « Mon père a débuté à la SNCF d'Alger à 18 ans comme employé de bureau. En 1962 il a été muté à Nîmes, puis à Arles. Ici à Pierre Semard, nous avons fait la ronde des immeubles : le 3, puis le 6, puis pour cause de rénovation, nous avons été logés au 1. Pour ma part, je n'ai pas travaillé à la SNCF, mais après mon divorce en 2001 j'ai pu y revenir avec mes deux enfants pour

m'occuper de ma mère. » ■ « Pour le palmier, c'est comme pour le yucca. Ma femme adore les fleurs de maison et la voisine en dessous le sait. Quand le fils aîné de la voisine est né, on lui a offert un yucca, dans sa culture on offre des fleurs à la naissance d'un enfant.

Pour son deuxième enfant, une fille, elle a eu un palmier. Quand le palmier a grandi, elle a demandé à ma femme de le prendre, alors j'ai fait un trou et je l'ai planté devant ma fenêtre. Pareil pour deux pla-



tanes ! » ■ « J'ai trouvé ce canif dans un wagon de ferraille qui allait à la Solmer. Comme je n'étais pas riche, je récupérais tout ce que je pouvais. Ça m'arrangeait d'habiter à la gare de Segonnaux, j'y avais mes plantations de légumes, 11



une chèvre et je faisais des bocaux, ça m'a aidé pour les fins de mois.

Quand la gare a été fermée, ils ont tout fait pour me chasser de là, c'est comme ça que je suis arrivé à la cité. J'ai perdu mon jardin.

Maintenant mon paradis

c'est ma cave ! C'est un grand trésor. C'est ici que je suis tous les après-midis, que je bricole, répare, écoute de la musique, ici, c'est mon royaume. Parfois, un voisin vient discuter quand il entend de la musique en passant. » ■ « Pour devenir cadre, il fallait grimper tous les échelons de la hiérarchie. J'ai fait des stages, des formations et j'ai passé des examens pour avancer, j'ai commencé à 16 ans.

Je m'étais dit qu'à 40 ans j'allais quitter les appartements pour acheter une maison avec un jardin. Et puis, la vie a fait que ce n'était pas possible et je suis restée à Pierre Semard. J'aurais passé toute ma vie dans les logements SNCF ; je ne le regrette pas, on est bien ici, c'est très lumineux. » ■ « Je suis entrée

à la SNCF à 16 ans comme élève d'exploitation. J'ai fait ma formation dans les petites gares comme Graveson et Barbentane, puis je me suis dirigée vers le service commercial ; je faisais de la vente de billets, la comptabilité,

la taxation des trains de marchandise.



À 18 ans, j'ai emménagé à Arles au rez-de-chaussée du 1, à côté du tennis. Le bâtiment du milieu était réservé aux chefs. C'était fabuleux, on avait quasiment tous le même âge, on se côtoyait entre nous, on n'allait plus en dehors de la cité. Je me souviens du boucan quand les enfants faisaient du vélo ou jouaient au foot. C'était parfois insupportable surtout après Noël avec les cadeaux à deux roues !

Aujourd'hui, c'est tranquille à se faire des angoisses, c'est le silence total. Maintenant on ne se connaît plus. » ■ « Je peux aussi vous parler de l'inonda-

tion en 2003. J'étais à six mois de la retraite. C'était en tout début décembre, dès l'après-midi, le bruit courait que la digue avait craquée et que l'eau arrivait doucement par la route de Tarascon.

J'habite au dernier étage et mon voisin de palier de l'époque était un jeune cheminot. Je l'ai invité à boire un verre et on s'est mis sur le balcon pour regarder l'eau monter. On voyait même des traverses de chemin de fer flotter, pour vous dire avec quelle force elle arrivait. Puis, on s'est couchés.

Au réveil la cité était inondée avec 1m30 d'eau. On s'est organisé et comme j'avais beaucoup de vieux dans mon immeuble, je faisais les courses pour tout le monde. Je me pro-



tégeais au mieux – l'eau m'arrivait à la poitrine – je traversais le quartier. Arrivé place Lamartine, on aurait dit qu'on entrait sans un autre monde : tout



était normal. Je faisais les courses au Monoprix et on n'y voyait aucune trace de l'inondation. Puis je reprenais le chemin de l'eau. » ■ « À ma retraite, nous nous sommes tournés vers la ville natale de mon mari, et comme j'aimais le

sud, je suis venue très volontiers à Arles. Je ne crois pas que cela soit un hasard si nous avons trouvé une maison dans un quartier lié à l'histoire de la SNCF. Habiter à deux rues des cités cheminotes me fait sourire. J'ai quitté la SNCF et la retrouve aussitôt dans ma nouvelle vie de retraitée. Mon voisin en face était cheminot et le contact a été simple et immédiat. Notre maison date de 1940, alors que beaucoup dans la rue datent de 1931, comme la cité Pierre Semard. Quand je parle de cette maison, je dis que c'est une petite maison de cheminot. » ■ « J'ai obtenu cet appartement en 2009 parce que je suis fonctionnaire à Arles. J'habitais à Avignon et quand je me suis séparée, j'ai fait une demande d'appartement pour Pierre Semard. J'avais entendu parler de cette

14 cité comme un lieu calme et peu cher, et puis

j'aime l'architecture ancienne. J'ai attendu deux ans avant que l'on m'attribue un appartement. J'ai de la chance, il existe une grande convivialité dans mon immeuble. Par exemple, hier deux voisines sont venues chez moi pour le café. Nous nous retrouvons régulièrement chez l'une ou l'autre. Ma voisine au dessus a comme moi modifié son espace : elle a cassé le mur entre la cuisine et le couloir, ce qui fait une large ouverture à l'entrée ; c'est très beau ! » ■ « D'ici on voit le mont Ventoux, s'il n'est pas dans les nuages comme ce matin, et les



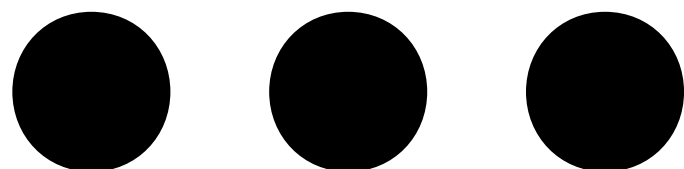
Alpilles. Le soleil se lève derrière le stade et reste un bon moment chez moi. Pour revenir à la photo, j'ai fait une série de portraits pendant un séjour humanitaire au Népal, qui a été exposée à la FNAC à une époque ! » ■ « C'est la déco de l'ancien locataire, c'est moche, un

jour je le peindrai en gris ou en blanc.

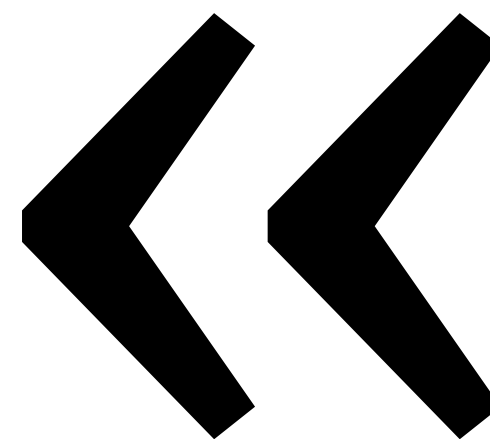
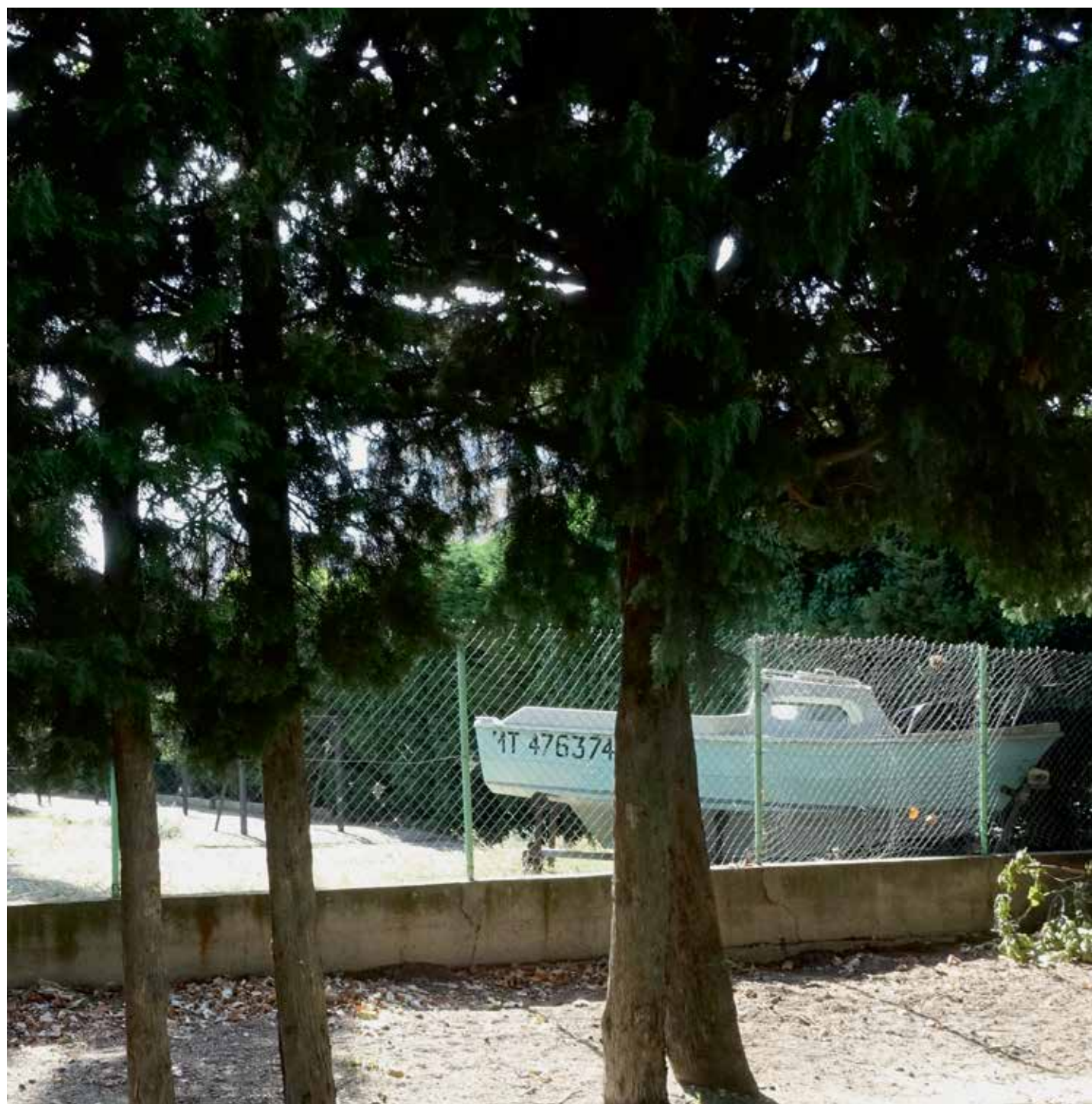
L'inconvénient du premier étage, c'est la proximité du stade et les bruits du soir. Ce sont surtout des filles qui viennent en voiture d'autres cités. Elles viennent probablement ici parce elles sont moins libres chez elles, plus surveillées. Les garçons viennent pour les rencontrer, alors ça parle fort jusqu'à tard le soir avec de la musique dans les voitures. Ce que je trouve problématique, c'est

15

qu'ils laissent leurs poubelles en partant. Mais je ne pense pas à changer d'appartement, je pense à plus tard quand monter les courses deviendra pénible. » ■ « Mes parents ont emménagé à Pierre Semard quand j'avais 9 ans, nous habitons dans l'appartement en dessous. Mon père, qui est né en 1927, était cheminot à Arles, il travaillait le métal et la forge à l'atelier des roues. Après la fermeture en 84, il était possible de rentrer sur le site des ateliers SNCF et je suis allé voir l'endroit où mon père travaillait. Depuis, tout a entièrement changé, mais quand je vais voir les expos photos là-bas, je pense bien évidemment à tout cela. »







J'ai passé mon enfance dans les arbres ! On était deux ou trois à passer d'arbre en arbre autour du stade sans toucher terre, sans tomber ! On commençait là-bas, puis c'était parti pour un tour. Pareil pour les cyprès qui cernent le stade, tout en se lançant des galles. On était fous, tout le monde nous appelait les koalas ! » ■ « Ma maison appartenait à mon grand père, mais elle n'avait ni sanitaires ni chauffage. J'y ai travaillé pendant deux ans tous les soirs en sortant du boulot, puis nous y avons aménagé en 1958 avec ma femme. En face habitait George Mistral, c'était mon collègue au centre affuteur. Quand son poste a été supprimé, on l'a détaché au stade de Pierre Semard. Je n'allais pas là-bas au stade, j'étais détaché depuis 1970 à la piscine Berthier à Griffeuille trois fois par semaine de 16 à 18 heures. J'apprenais aux enfants cheminots à nager. » ■ « Georges Mistral, on l'appelait Chef Mistral, il orchestrait notre vie d'enfants dans ce stade. Tous les après-midis de



vacances, même par une chaleur comme aujourd'hui, nous partions à pieds à la piscine municipale aux Alyscamps, et ce n'était pas tout à côté. Je garde un souvenir très ému de ce temps lié au stade. » ■ « Avant, un centre aéré se trouvait au stade. 21

L'été, ils mettaient des piscines gonflables sous les platanes pour les enfants. Tous étaient des employés de la SNCF.

En janvier 2010 tout a été vendu à 13 Habitat et aujourd'hui 90% des logements sont attribués par la ville, mais la SNCF a gardé un contingent de quelques appartements pour loger encore ses employés. » ■ « Plus tard ados, on jouait au tennis le soir. On ramassait les balles perdues et comme le tennis n'avait pas de grillage, on venait jouer quand les gens du club étaient partis. Les voisins aux fenêtres nous applaudissaient ! On se sentait fiers. On nous laissait faire parce qu'on rangeait tout en partant. » ■ « Tous les mercredis et toutes les vacances, nous les passions au stade, c'était Georges Mistral qui s'occupait des enfants des cheminots. Cet homme était un passionné de sport, il organisait aussi bien des tournois de tennis de table que des concours de pétanque et de foot. Les hommes venaient jouer aux cartes et nous faisons la sieste sous les platanes. J'étais heureux dans cette cité. » ■ « Adolescents, avec deux ou trois copains passionnés comme moi, nous avons fait la demande d'un labo photo dans les locaux du



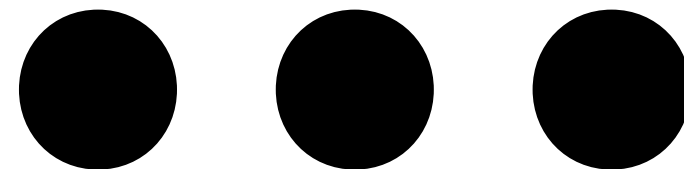
stade. La SNCF nous l'avait aménagé et on y



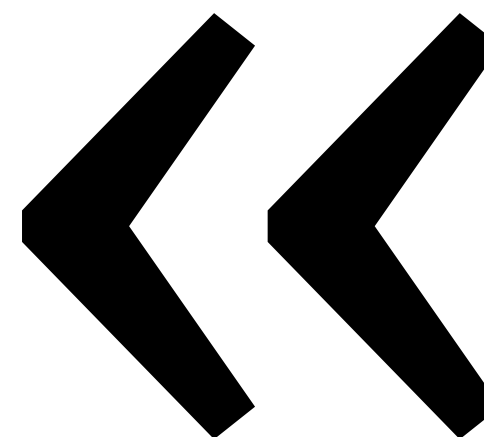
allait toutes les semaines pour développer nos films et faire les tirages. » ■ « Ça fait seulement trois ans et demi que je viens au tennis ; je donne des coups de main pour la permanence à l'accueil. Comme je suis à la retraite et que j'habite juste à côté, un

copain m'a proposé de venir. Être au tennis me plaît beaucoup, je suis rentré dans le bureau de l'association, et je viens un peu tous les jours. C'est fantastique le tennis, les gens sont calmes et aimables. Comme ils jouent à deux, il n'y a pas de sujet de dispute. Venez, sortons pour faire un tour des terrains ! Vous voyez les deux hommes qui jouent ? Celui en maillot orange on le surnomme Jésus. Il joue pas mal.

Ah voilà le soleil qui revient ! Vous avez remarqué cette cité est très photogénique ? » ■ « Je fréquente beaucoup le stade des cités avec mes petits enfants, je le considère un peu comme un square attenant à ma maison. Connaissant l'histoire des ateliers SNCF à Arles et les luttes contre leur fermeture, je regarde les bâtiments de Pierre Semard comme une survivance, oui, comme quelque chose qui aurait le pouvoir de raconter cette formidable histoire. »







La cité Marius Maurin venait d'être construite sur un terrain de pommiers, de poiriers et de vignes qui appartenait à Monsieur Clavel.

J'ai connu un couple d'enseignants qui habitait dans le premier bâtiment et qui pourtant n'étaient pas cheminots ; je ne m'explique pas comment ils ont pu obtenir le logement. » ■ « En attendant ma sœur, je vous montre des photos de notre appartement rue Marius Maurin dans les années 60 et le contrat de location de mes parents. Il est signé du 1^{er} juin 1958. Nous avons habité d'abord dans un logement avec deux chambres au bâtiment 8, puis quand la famille s'est agrandie, nous avons changé pour un plus grand au numéro 6, en 1964. » ■ « Nous étions une douzaine du même âge et nous jouions dans la cour, derrière les bâtiments ou dans les caves. Ah, les caves, les entrailles de l'immeuble, on y jouait aux fantômes à se faire peur. Nous voyions bien que les enfants des pavillons voisins jouaient seuls

dans les jardins, alors que nous étions tout le temps ensemble. » ■ « Au centre aéré, nous étions tous ensemble, mais en dehors des vacances, jamais ! Pour nous, Pierre Semard, c'étaient les Cités jaunes, et à l'échelle de notre enfance, c'était un



autre continent. Bien évidemment sur l'autre continent habitent les ennemis ! Quand on partait en expédition vers les Cités jaunes, il n'y avait pas seulement les ennemis, mais aussi le gardien Allard avec son béret noir. Franchir la haie des cyprès signifiait transgresser le territoire et s'attirer en plus d'éventuelles bagarres, la colère du Père Allard. Il nous chassait avec des grands cris. Vous voyez, l'appartenance au territoire était très marquée. » ■ « J'ai gardé de bons souvenirs de cet appartement et surtout de son environnement. Je trouve que l'on a eu une enfance très heureuse ! Beaucoup de familles avaient de nombreux enfants et le fait d'avoir été pris dans une sorte de mouvement collectif était une source de plaisir et de grandes joies pour moi. Comme



les activités du centre SNCF étaient proposées à partir de six ans, les plus jeunes se contentaient de jouer en bas. On disait tout simplement en bas pour désigner tous les espaces autour des immeubles qui se prêtaient à

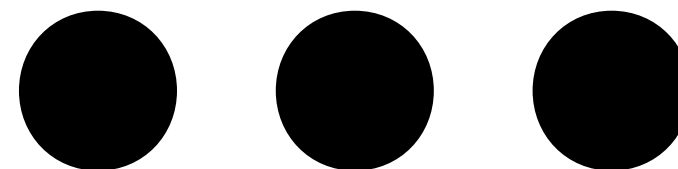
être des terrains de jeux. Aujourd'hui ce sont les voitures qui ont pris cette place. » ■ « J'ai aussi des souvenirs désagréables. Une simple cloison

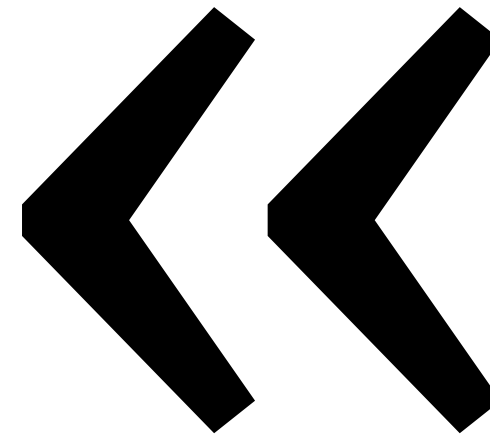
ma chambre j'entendais aussi clairement la télé des voisins que la nôtre. J'entendais toutes leurs conversations ; j'ai souffert de cette promiscuité. » ■ « Mon père travaillait à la DDE et mes parents ont aménagé à Arles quand j'avais cinq



ans. J'ai vu cette cité se construire, c'était un champ de vignes ici ; le paysan qui a vendu les terres habite quelques maisons plus loin. Bien que je ne sois pas cheminot, j'ai fait la demande pour un logement. Je savais que je n'étais pas prioritaire, mais

j'ai tenté ma chance et je l'ai obtenu en 2005. Depuis le décès de mes parents, je vis seul ici, trois des chambres ne me servent à rien, mais je ne peux pas changer contre un appartement plus petit parce que c'est trop compliqué administrativement, je perdrais mon ancienneté de locataire, c'est malheureux ! »





Ça me fait toujours drôle quand je traverse la gare, je dis à mon fils : tu imagines que j'ai joué ici quand j'étais enfant ! » ■ « Depuis ma fenêtre, j'ai une vue extraordinaire du ciel. Le matin,

quand j'ouvre les volets et je vois ce ciel en face de la vallée des Baux, je suis comblé, je le prends en photo et je la partage sur Facebook.

J'ai une vie sociale intense, mais de l'autre côté j'ai une vie sauvage : être seul avec son chat, me retirer dans l'appartement où je suis bien et n'avoir besoin de personne. » ■ « J'ai fait connaissance d'une voisine très récemment grâce à mon chat, alors qu'elle y habite comme moi depuis plus de 30 ans ! Elle m'a averti qu'il était resté dehors un jour de grand froid ! Depuis, nous nous tutoyons et nous échangeons des livres sur les chats. » ■ « J'ai habité dans la cité toute mon enfance jusqu'à la fin de ma formation chez Annie 2, le plus grand salon de coiffure de la ville, même Alain Delon y est venu pour le lancement du parfum Eau Sauvage.

Ensuite, je suis parti à Avignon, Marseille, Paris, puis je suis revenu définitivement ici. Cet attachement à la ville de son enfance, je crois qu'on appelle ça racines. Maintenant j'espère trouver une



maison avec un jardin. Je voudrais tellement ne plus être en appartement.

Je reviens ici au stade pour voir les gens qui courent, ça me détend et me permet de retrouver des idées. » ■ « Moi, je ne sors jamais, il n'y a rien à faire ici, seulement pour aller à l'école ! À la maison je joue à Fortnite : on est dans les airs et on peut sauter à tout moment et se faire parachuter dans une ville de son choix. Chaque ville a ses défis. Au début, il y a cent personnes avec vous, et le but est d'être le dernier survivant. Plein de fois, j'étais le dernier ! » ■ « L'été est difficile pour moi, je ne supporte plus la chaleur, pourtant je suis né ici et je devrais y être habitué. Mais non, je souffre tout l'été et dès que je serai à la retraite, je partirai de cette cité à Annecy ! Je ne connais pas, seulement par des images, mais cette ville au bord du lac a l'air très belle, elle me donne envie.

Ah, il faut rêver, si on ne rêve plus on est mort !

